



## Enquête

# Les violences conjugales touchent aussi les jeunes

Les femmes de 15 à 25 ans se trouvent souvent démunies face aux abus, humiliations ou pressions pour des rapports sexuels. Les professionnels qui les accompagnent s'alarment de l'ampleur du problème.

PAGE 10



# FRANCE

## Les violences conjugales touchent aussi les jeunes

Vulnérable, ce public âgé de 15 à 25 ans peine à mettre des mots sur ces abus et à en parler

**Q**uarante fois, la jeune femme de 18 ans a ouvert puis refermé le site de l'association En avant toute(s).

Avant de se décider, un matin d'octobre, à cliquer sur le chat en bas de la page, et à y écrire ses doutes : « *Je me pose des questions sur mon couple et j'arrive pas trop à en parler à mes amis.* » De l'autre côté de l'écran, les professionnels de l'association savent identifier les alertes dans ces perches tendues. Installés dans une ancienne école près du jardin du Luxembourg, à Paris, ils accueillent, sur ce chat consacré aux violences dans les couples, la parole de jeunes venus se confier, souvent pour la première fois, sur les abus qu'ils vivent.

Le phénomène des violences qui s'immiscent dans les couples d'adolescents et de jeunes adultes a longtemps échappé à tous les radars. La dernière étude sociologique d'ampleur sur ce sujet (l'enquête nationale sur les violences envers les femmes en France, En-

veff) remonte à 2000 : on y apprenait que les jeunes femmes entre 20 et 24 ans déclarent plus fréquemment avoir été victimes de violences conjugales (15 % sur les douze mois précédents) que l'ensemble des femmes (10 %).

En octobre, la ministre déléguée chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes, Elisabeth Moreno, a annoncé la création de lieux d'accueil spécifiques pour les jeunes femmes victimes – à ce jour, seul un centre dévolu existe en France, en Seine-Saint-Denis.

Sur le chat d'En avant toute(s), appelé « Comment on s'aime », plus de 3 000 échanges anonymes et gratuits ont été réalisés depuis début 2021 – quasi exclusivement avec des femmes, majoritairement âgées de 18 à 24 ans, et environ 15 % de mineures. La plupart témoignent de faits de violences dans leurs couples. « *Elles viennent rarement en disant "on me frappe" ou "on me viole". Elles ne posent pas immédiatement le mot de violence, le laissent entendre à demi-mot* », souligne Morgane Le Cloirec, « chatteuse » aguerrie

de l'association.

Ce jour-là, Margaux (le prénom a été changé) évoque les pressions de son copain, avec qui elle sort depuis ses 16 ans, pour qu'elle accepte des rapports sexuels. Son insistance, puis sa brutalité quand elle refuse. « *Il me dit que cela ne fonctionnait pas comme ça avec ses ex, que j'ai moins de libido. Je finis par me dire que j'ai un souci et par céder.* » Dans le reste de la relation ? Tout va bien, répond d'abord Margaux. « *Mais j'ai l'impression que si je ne fais pas les choses comme lui veut, cela pose souci.* » Pour éviter ses colères, elle ne sort plus, s'est éloignée de ses amis.

### « Beaucoup de culpabilité »

De la culpabilisation à l'isolement : les mécanismes de la spirale de violences sont les mêmes à 20 ou 40 ans. Mais chez les plus jeunes, tout un imaginaire du couple construit autour de la possession alimente les stratégies d'emprise. « *Avec la pop culture, les jeunes sont imprégnés de l'idée que l'amour doit être une passion*





folle, presque destructrice», souligne Louise Delavier, cofondatrice d'En avant toute(s). A ces âges, une forte «romantisation de la jalousie» peut encourager à accepter des situations de contrôle.

C'est sur ce terreau que les violences s'installent, souvent durablement. «Ce public a des vulnérabilités particulières, il est fragile économiquement, et pas du tout identifié», indique Louise Delavier. Le chat est pensé comme une porte d'entrée simplifiée pour des jeunes plus à l'aise avec l'écrit, mais, surtout, qui ne se rendent pas dans les structures d'accueil classiques. «Ces très jeunes femmes ne s'identifient pas à la représentation des violences conjugales que renvoie la société.»

En trois ans de violences, jamais Capucine, aujourd'hui étudiante, n'avait fait le lien entre ce qu'elle vivait et l'image de femmes mariées au visage tuméfié des campagnes de sensibilisation et des séries comme *Big Little Lies*. A 15 ans, elle se met en couple avec ce garçon qu'elle aime depuis la 4<sup>e</sup>. Peu à peu, il impose un contrôle de tous les pans de sa vie. «Il lui était insupportable que je passe du temps avec d'autres personnes, notamment à l'internet.» Le soir, elle doit lui téléphoner pendant plusieurs heures. Il a accès à ses codes de réseaux sociaux et, au lycée, il veut qu'elle mange chaque midi avec lui.

«Il s'est mis à me dire que j'avais grossi, que j'étais mal épilée, mal habillée. Puis, c'est devenu physique.» La pousser, la pincer se transforme en un jeu quotidien. En vacances avec les parents de Capucine, qui invitent partout ce petit copain qui se montre charmant, tous deux partent se promener. Mécontent des photos qu'elle prend de lui à sa demande, il s'énerve et lui jette sa chaussure au visage. «J'avais un gros bleu sous l'œil. Il m'a dit que j'avais intérêt à trouver une excuse : j'ai dit que je m'étais pris une branche d'arbre.» Souvent, elle assure s'être co-

gnée pour justifier des traces.

«S'il avait décidé qu'on allait coucher ensemble, il fallait aussi que je m'exécute, dit-elle. Même si je pleurais parce que je n'en avais pas envie, il continuait, ou alors il me punissait. Je devais dormir par terre à côté du lit.» Mais rien ne transparait du mal-être de la lycéenne, qui continue à être première de sa classe et tait la situation à son entourage. «Je ne supportais pas l'idée que les gens le voient comme une mauvaise personne.» Pendant les trois années de relation – elle y met fin en 2018, après qu'il l'a trompée –, elle se persuade qu'il va changer.

«J'avais beaucoup de culpabilité, puisqu'il me disait constamment que c'était de ma faute. Je ne savais pas qu'on pouvait subir des violences à l'adolescence. On présente les amours d'ados comme des histoires légères. Au contraire, à cet âge-là, l'autre est tout notre monde.» Avec des conséquences importantes sur la construction de soi. «Ces jeunes qui vivent des violences intègrent que leur corps ne leur appartient pas, que les autres peuvent en faire ce qu'ils veulent», observe Louise Delavier. Il a fallu quelques années à Capucine pour regagner confiance en elle. Elle garde des séquelles et suit une thérapie avec une sexologue. Parler a été un moyen de se reconstruire : elle anime le compte Instagram «Ovaires the rainbow», où elle aborde le sujet des violences conjugales entre jeunes.

### De la manipulation au viol

Venir à bout de ce silence est l'objectif de la séance qui a lieu, un mardi matin, au lycée Jean-Baptiste-de-Baudre, à Agen. Devant une trentaine d'élèves de 2<sup>de</sup> assis en cercle, deux intervenantes d'En avant toute(s) viennent parler de «relations filles-garçons». Sur le consentement, tous semblent connaître la théorie. «Mais je comprends pas pourquoi les filles ne disent pas non direct plu-

tôt que de passer par quatre chemins», s'agace un adolescent. «Ici tout le monde est d'accord sur le fait que dire non, c'est non», tranche un autre, sur la défensive.

«Pas tout le monde», assure la lycéenne en face de lui, évoquant aussi les photos qui se partagent au lycée en «air drop» (de téléphone à téléphone) sans l'accord de celles qui les reçoivent – ou de celles qui apparaissent dessus. Cette omniprésence du numérique est un facteur aggravant des relations violentes. «Des garçons mettent la pression pour obtenir des nudes [des photos dénudées] puis menacent de les diffuser. Le moindre début de rumeur peut créer une réputation tenace. Surtout que le couple est perçu, à cette tranche d'âge, comme l'espace d'accomplissement pour les filles», explique Louise Delavier.

Ce matin-là, submergées à l'évocation du sujet des violences, plusieurs adolescentes sortent un moment de la salle. «Le viol, je sais ce que c'est», nous confie à la fin de la séance Inès (le prénom a été changé). C'était son petit copain en classe de 4<sup>e</sup>, un garçon «possessif de chez possessif» qui «savait manipuler». Un soir chez elle, «il ne m'a pas demandé mon avis. J'ai juste pas bougé, j'étais paniquée. Alors quand les garçons disent que c'est facile de dire non...» Elle n'en avait jamais parlé à un adulte, de peur de ne «pas être crue» ou que son père ne culpabilise en l'apprenant.

A Jean-Baptiste-de-Baudre, l'infirmier scolaire Denis Bertouille reconnaît la grande fréquence de ces cas. Dans son bureau, il reçoit des dizaines d'élèves par an, qui finissent par se confier sur des abus – notamment des pressions pour réaliser des actes sexuels, calqués sur un imaginaire pornographique. «En particulier la fellation, dont les garçons considèrent qu'elle fait forcément partie du jeu à partir du moment où ils sont en couple avec une fille», raconte l'in-





firmier, qui accueille aussi beaucoup de lycéennes que leur copain a contraintes à avoir des relations sans préservatif.

Les atteintes physiques ne sont pas rares : des gifles, des traces de coups de poing, signalées par des enseignants attentifs ou par des copines inquiètes. « *Certains symptômes somatiques, comme*

*des malaises à répétition, viennent aussi nous alerter sur des situations d'emprise, parfois très avancées* », ajoute M. Bertouille. « *Ils ont besoin qu'on leur donne un autre cadre dans lequel se projeter* », fait valoir la documentaliste Hélène Ricoux, qui organise ces opérations de sensibilisation, aussi destinées à agir sur la dynamique de groupe, qui joue pour beaucoup dans la pression exercée.

Les injonctions ont pesé de tout leur poids dans le silence de Rose quand, à 17 ans, lycéenne à Paris, elle subissait des violences de la part de son copain. « *C'était ma première relation, j'avais envie d'être avec quelqu'un et j'avais peur qu'on me dise qu'il fallait y mettre fin*, dit-elle. *J'idéalisais le couple, et je savais aussi que, si je parlais des violences, mes copines allaient me juger.* » Certains jours, ce sont des humiliations verbales de la part de ce garçon qui la rabaisse. D'autres, des menaces de coups, qu'il finit par exécuter, des étranglements.

Ce n'est qu'après l'avoir quitté – il l'avait trompée –, et surtout en vivant une nouvelle relation, qu'elle a compris que ces mécanismes étaient anormaux. « *Les premiers temps avec mon nouveau copain, je me disais que c'était dingue à quel point il était doux. Je m'enthousiasmais devant mes copines: "Il m'a même fait un câlin après l'amour!" Elles me regardaient avec de grands yeux: "Mais Rose, c'est normal, ça."* »

Devant l'ampleur de la tâche, les acteurs engagés sur le sujet ont souvent le sentiment de prêcher dans le désert. « *Il y a un manque cruel de prévention et de formation*

*des adultes qui encadrent les jeunes au quotidien* », dénonce Marie Gervais, autrice du livre *Il me tue cet amour* (Massot, 2020) sur les violences conjugales qu'elle a vécues de 16 à 24 ans, dont elle témoigne devant des classes. ■

ALICE RAYBAUD

## Capucine n'avait pas fait le lien entre ce qu'elle vivait et les images de femmes mariées au visage tuméfié des campagnes de sensibilisation

« Les jeunes sont imprégnés de l'idée que l'amour doit être une passion folle, presque destructrice »

LOUISE DELAVIER  
cofondatrice  
d'En avant toute(s)





Réunion d'une partie de l'équipe de l'association En avant toute(s), à Paris le 19 novembre. AGNÈS DHERBEYS/MYOP POUR « LE MONDE »

